

Recherches sociographiques



Gérard BERGERON, *Quand Tocqueville et Siegfried nous observaient...*

Pierre-Gerlier Forest

Volume 33, numéro 1, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056664ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056664ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Forest, P.-G. (1992). Compte rendu de [Gérard BERGERON, *Quand Tocqueville et Siegfried nous observaient...*]. *Recherches sociographiques*, 33(1), 111–113.
<https://doi.org/10.7202/056664ar>

COMPTES RENDUS

Gérard BERGERON, *Quand Tocqueville et Siegfried nous observaient...*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1990, 183 p.

Il y a des politologues qui ne se résignent pas à la politique, qui en cherchent toujours la raison ailleurs qu'en elle-même, dans l'histoire ou le social, dans la nature ou la culture. Mais il y a aussi des politologues qui ne s'étonnent pas des limites de leur objet, qui accordent donc une logique propre aux formes ou aux forces politiques, et qui s'y tiennent résolument.

Ce problème n'est ni secondaire ni anodin ; il détermine des engagements théoriques et des choix méthodologiques opposés. Depuis le *Fonctionnement de l'État*, l'œuvre scientifique de Gérard Bergeron lui a fait une large part, sans le résoudre jamais. On ne se surprendra donc pas de le voir affleurer tout au long de l'ouvrage que le politologue québécois vient de consacrer à Tocqueville. Après tout, c'est une analyse de la logique interne du régime démocratique, à l'exclusion d'autres facteurs explicatifs, qui a mis en marche la révolution ouverte par le grand auteur libéral dans l'histoire de la pensée politique.

Une étude tout entière consacrée à cette question eût pourtant été assez sèche, intéressant surtout une coterie de spécialistes. Gérard Bergeron prend donc prétexte des notations sur le Canada laissées par Tocqueville pour aborder ce thème, qui est ainsi mêlé à une réflexion sur les ressorts profonds de l'aventure historique des Canadiens français.

Concrètement, le livre se présente comme une « lecture accompagnée » des trente et un textes et fragments réunis par Jacques Vallée dans son *Tocqueville et le Bas-Canada* (Montréal, Éditions du Jour, 1973), auxquels s'ajoute le commentaire de quelques récits de voyageurs français et de travaux consacrés aux réalités canadiennes, notamment les ouvrages de synthèse d'André Siegfried. Ajoutons que Bergeron est assez écrivain et que ses résumés sont assez fidèles pour dispenser le lecteur d'une lecture préalable des textes originaux. Mais il serait étonnant qu'il n'y vienne pas ensuite de son propre mouvement, car cet excellent ouvrage ne peut manquer de le pousser à répondre à son tour aux questions que Tocqueville et ses successeurs posaient au Canada et au fait francophone.

On sait que Alexis de Tocqueville et Gustave de Beaumont ont visité le Canada en 1831, du 21 août au 3 septembre, à peu près au milieu de leur périple américain. Ce voyage improvisé donna lieu à des rencontres avec des personnalités de Montréal et de Québec et à des observations à caractère politique. Les entretiens, les visites, les réflexions et les notes de Tocqueville figurent dans son journal et fournissent un peu plus de la moitié du corpus

rassemblé par Vallée et commenté par Bergeron. L'autre part des notations de Tocqueville sur le Canada est postérieure au voyage et comprend aussi bien de courts passages empruntés à certains ouvrages que des extraits de la correspondance.

L'analyse de ces matériaux fragmentaires fait d'abord ressortir deux thèmes principaux : la découverte par les voyageurs d'une population française « heureuse et aisée », vivant en isolement dans l'Amérique anglaise et destinée à former longtemps un « État à part » ; la fatalité qui s'attache néanmoins à un peuple vaincu, à une nation conquise, car elle est privée des moyens de se diriger elle-même, faute d'une élite, d'un projet et d'une éducation politique. D'un point de vue pratique, le balancement entre ces deux perspectives renvoie à l'étrange façon dont la population vivait la domination anglaise, entre le confort et l'indifférence. Mais d'un point de vue abstrait, on retrouve sans peine l'opposition entre les deux sources du politique : la société pénétrée par la gouverne — avec sa démographie, son économie, sa culture — et les mécanismes mêmes de cette gouverne.

Or il semble bien que les textes postérieurs au voyage reprennent plus souvent le second thème que le premier : Tocqueville aurait donc finalement choisi les valeurs politiques contre les conditions sociales, en suivant la méthode qui domine peu à peu son œuvre. La fameuse conclusion du premier volume de la *Démocratie en Amérique* présente les Français du Bas-Canada comme « les débris d'un peuple ancien », dont les villes sont dominées et la langue dénaturée. Vingt ans plus tard, dans *Ancien Régime et la Révolution*, la Nouvelle-France n'est citée en exemple que dans un réquisitoire très dur contre les pratiques centralisatrices de l'administration française. Les autres pages extraites de la correspondance ou des documents publics laissés par Tocqueville ne sont guère plus élogieuses, bien que d'aucuns puissent trouver leur compte dans l'évocation d'une population satisfaite, occupée par les plaisirs familiaux et l'amélioration de son bien-être...

Dès l'abord, on concédera que l'intérêt des observations et des commentaires de Tocqueville sur le Canada n'est pas proportionnel à la durée de son séjour, au nombre de ses informateurs ou à la longueur des développements que l'on peut trouver dans ses œuvres ou sa correspondance. Les fragments sur lesquels se penche Bergeron sont un document essentiel sur l'histoire politique du Canada français, par un témoin d'une qualité intellectuelle indiscutable. (Le rapprochement avec le rapport Durham de 1839, que Bergeron suggère mais ne mène pas à bien, aurait d'ailleurs permis une confrontation éclairante : pourquoi cette retenue dans le commentaire ?) Mais le culte véritable qui entoure aujourd'hui Tocqueville, dont nul n'ose plus mettre en cause la méthode ou les conclusions, risque aussi de nous exagérer l'importance de ses notations sur le Canada.

En effet, faut-il à tout prix découvrir une clef ou un système dans les observations de Tocqueville ? Malgré le soin mis à l'exégèse, nous dit prudemment Bergeron, aucune prophétie ne semble s'y cacher, nul enseignement spécifique n'en peut sortir, nulle vue pénétrante ou élaborée n'est projetée sur notre destin. En ces matières, l'auteur se montre donc plus raisonnable que ceux qui l'ont précédé dans la voie du commentaire (Leclercq, Dion, Weinmann, etc.), et s'il amplifie parfois quelque propos du théoricien de la démocratie, c'est qu'il veut faire partager, en plus d'une « part d'admiration », une passion sincère.

Faut-il même s'étonner que Tocqueville n'ait pas écrit beaucoup — ni très systématiquement — sur la question canadienne ? Un esprit déductif comme le sien mettait l'observation au service du raisonnement ; tous les extraits présentés par Bergeron le montrent. Les faits, pour s'incorporer à son travail, devaient d'abord s'accorder à sa vision de l'histoire et de la démocratie. Dans ces conditions, les « surprises » du voyage au Canada avaient toutes les chances de demeurer dans la pénombre des carnets de voyage, comme y demeurèrent d'autres

faits importants aperçus aux États-Unis, mais auxquels Tocqueville n'était pas préparé, faute d'une expérience suffisante de la politique ou d'une véritable connaissance de la tradition anglo-saxonne.

Les lecteurs pour lesquels ces questions sont neuves retrouveront avec intérêt Tocqueville et sa pensée dans la conclusion de l'ouvrage de Bergeron, qui montre ainsi, *a contrario*, que l'objet de son étude est atteint dès la fin du quatrième chapitre (le livre en compte neuf). Pourtant, c'était une bonne idée de faire une place aux autres voyageurs français que le Canada et son destin ont occupés, au fil du XIX^e siècle : Marmier, Ampère, Rameau de Saint-Père, Duvergier de Hauranne, Salone, etc. Même si le commentaire est moins attentif que dans les sections précédentes, il ne laisse pas moins entrevoir une remarquable continuité dans la représentation du fait canadien, ainsi qu'une certaine fascination — tantôt inquiète, tantôt amusée — de la part des visiteurs français, pour l'acculturation de leurs « frères exilés » au conquérant anglais.

Les deux chapitres suivants, consacrés aux travaux d'André Siegfried sur le Canada, eussent été les plus utiles et les plus originaux. Mais ils sont les plus décevants. D'abord, parce que Bergeron, qui ne dispose pas ici d'une bibliographie aussi importante et aussi sûre que celle qu'il mobilise autour de Tocqueville, a négligé d'aller aux archives, de rechercher les notes initiales ou les témoignages : nous n'apprenons donc pas grand-chose sur la façon dont les études de Siegfried furent élaborées. Ensuite, parce qu'il pense à tort que « lire Siegfried sur le Canada n'exige pas la même discipline que celle qui est requise pour LIRE (*sic*) les observations de Tocqueville ». D'autres ont pourtant montré, en s'appliquant à une interprétation serrée des textes de Siegfried, comment le *regard politologique* — celui de la science politique moderne — s'est installé dans cette œuvre : une rupture décisive, pour le meilleur et pour le pire, avec la méthode spéculative de ses prédécesseurs. Il n'est pas indifférent que le Canada ait été un des lieux de cette conversion.

Si Bergeron avait lu Siegfried comme il sait lire, il aurait vu que le problème théorique qui l'a souvent inquiété, et dont il semble chercher la solution chez Tocqueville, est abordé avec beaucoup d'habileté dans les deux grands ouvrages du politologue français. En effet, les données et les observations que Siegfried accumulait dans ses travaux, pour ajouter à leur force démonstrative, indiquent par leur nature même (indicateurs démographiques, cartes de peuplement, statistiques agricoles et industrielles, etc.) un changement dans la perspective analytique : les problèmes politiques se posent désormais dans la démocratie, tandis qu'il renonce à résoudre le problème de la démocratie. En clair, cela veut dire que l'analyse n'oppose plus la société et la politique, comme l'affirmaient les philosophes libéraux et comme le redisent aujourd'hui certains modèles, plutôt naïfs. Elle cherche en revanche, « sur un terrain solide », écrivait Siegfried, la manière dont le contrat ou le combat politiques se nourrissent de l'agencement social, la manière dont la communauté politique naît du contact et de la combinaison des personnes et des choses. Souvent, les travaux de Bergeron n'ont pas dit autre chose, s'ils l'ont dit autrement.

Le texte est servi par une typographie soignée, une mise en page aérée, des notes composées en bas de page, un index complet et exact. On trouve si souvent à se plaindre du travail des éditeurs scientifiques qu'il fallait le souligner.

Pierre-Gerlier FOREST

Département de science politique,
Université Laval.